Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

16 | 2021

Simone et André Schwarz-Bart : nouvelles approches de l'oeuvre

Genèse d'une réflexion sur les sensibilités collectives des années 60 au regard du succès du *Dernier des Justes*

Malka Marcovich

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/6092>

DOI : 10.4000/coma.6092

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Malka Marcovich, « Genèse d'une réflexion sur les sensibilités collectives des années 60 au regard du succès du *Dernier des Justes* », *Continents manuscrits* [En ligne], 16 | 2021, mis en ligne le 15 avril 2021, consulté le 10 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/coma/6092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.6092>

Ce document a été généré automatiquement le 10 septembre 2021.

Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Genèse d'une réflexion sur les sensibilités collectives des années 60 au regard du succès du *Dernier des Justes*

Malka Marcovich

- 1 Le succès du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart n'est pas seulement un moment unique dans l'histoire éditoriale de notre pays, mais se situe à la convergence d'un ensemble de phénomènes sur lesquels il convient de revenir aujourd'hui. Retracer soixante-ans après le récit de ce succès, c'est à la fois témoigner d'une période révolue dans le monde littéraire et de l'édition, le situer dans le contexte politique et idéologique de l'époque et retrouver l'auteur dans toute son humanité, lui qui fut placé malgré lui dans un tourbillon médiatique qui le dépassait à bien des égards.
- 2 Au-delà de la description factuelle des événements qui ont contribué au premier grand succès littéraire des éditions du Seuil, redonner corps aux acteurs de l'automne 1959 permet de faire émerger les contradictions inhérentes à cette période pivot de l'histoire du XX^e siècle. Ainsi, nous chercherons à comprendre les lignes de force identitaires et idéologiques, ainsi que les silences persistants dont nous sommes encore aujourd'hui les héritiers.
- 3 Ma formation d'historienne a commencé à l'Université Hébraïque de Jérusalem au tournant des années 1980. J'avais été l'élève du professeur Eviatar Freisel qui fut en quelque sorte mon mentor. Ce grand historien de l'histoire juive contemporaine nous avait fait découvrir la vision méthodologique de l'historien Simon Dubnov, précurseur de l'historiographie juive contemporaine¹, assassiné par les *Einsatzgruppen* lors du massacre de 25 000 juifs en deux journées début décembre 1941 dans la forêt de Rumbula près de Riga.
- 4 En 1981, lors d'un voyage en Union soviétique, je m'étais rendue sur ces lieux d'extermination. À l'époque, le mémorial était quasi inexistant. Nous étions en pleine période de persécution de ceux que l'on appelait les *Refuzniks*². Ceux que je rencontrais

clandestinement avaient absolument tenu à nous mener jusqu'à Rumbula. L'atmosphère à Riga était étouffante. Le KGB omniprésent. Mais qu'était-ce face au silence des milliers de morts, face à ces talus modelés par les crimes de masses ?

- 5 En 1983, je rencontrai l'historien Pierre Nora. J'avais été extrêmement attirée par sa manière innovante d'aborder l'histoire à travers, notamment, son travail sur *Les Lieux de mémoire* dont il allait publier son premier tome en 1984³. Dans le cadre de son séminaire « Histoire du présent » à l'École des hautes études en sciences sociales, il souhaitait étudier les sensibilités collectives d'une époque à travers le succès éditorial d'un livre. Pierre Nora me suggéra de travailler sur le succès du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart.
- 6 Cette recherche m'entraîna dans les archives de presse des éditions du Seuil, dans les centaines d'articles conservés sur microfilms que l'on visionnait à l'époque sur de grands écrans à la lumière bleutée. Je rencontrai également tous les protagonistes encore vivants de cette époque⁴. J'eus l'immense chance d'avoir accès aux notes de Wladimir Rabi, un des premiers lecteurs d'André Schwarz-Bart. Francine Kaufmann eut la grande générosité de me transmettre les interviews qu'elle avait faites de l'auteur à l'époque de la rédaction de sa thèse de doctorat de 3^e cycle⁵. Par l'entremise d'Anne Zamir⁶, fille du peintre Boris Borvin Frenkel, je rencontrai André Schwarz-Bart qui me suivit durant tout le processus de recherche et d'écriture de mon mémoire.
- 7 Je ne manquai jamais non plus une occasion de poser la question aux témoins anonymes, lecteurs du *Dernier des Justes* au moment de sa sortie en 1959 : « Avez-vous lu ? »...

Contexte socio-culturo-politique autour de l'année 1959

- 8 Jusqu'à la publication du *Dernier des Justes*, les auteurs témoignant de la Solution finale n'étaient parvenus à mobiliser qu'un public restreint. Il en fut ainsi de Manès Sperber avec son ouvrage *Et le buisson devint cendre* en 1948 ou *Qu'une larme dans l'océan* préfacé par André Malraux en 1952⁷. David Rousset n'eut pas plus de succès lorsqu'il publia dès 1947 *Les Jours de notre mort*⁸. *La Nuit* d'Élie Wiesel, publié en 1958⁹, ne souleva que peu d'enthousiasme. L'historien Léon Poliakov dut la publication en 1951 du *Bréviaire de la haine*¹⁰ avec une préface de François Mauriac à l'intervention de Raymond Aron qui dirigeait la revue *Liberté de l'esprit*. Comme le dira plus tard Léon Poliakov : « Ce thème n'était pas encore à la mode. Un éditeur, c'est quand même un commerçant !¹¹ »
- 9 En 1956, le film *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais amalgamait camp d'extermination et camp de concentration, déportés politiques et raciaux. Le réalisateur avait été dans l'obligation de faire disparaître de la pellicule l'image du képi de policier qui révélait sans ambiguïté la responsabilité de la police française dans les rafles des Juifs. Le cinéaste subit également des pressions allemandes qui débouchèrent sur l'interdiction de présenter son film au Festival de Cannes 1957 au prétexte que cela nuirait au rapprochement franco-allemand.
- 10 En 1960, l'année qui suit la publication du *Dernier des Justes*, Wladimir Rabi écrit dans ses notes :

Observations : premièrement pour nous-mêmes... lecteurs juifs. 15 ans vécus dans l'obsession. Nous avons écrit pendant 15 ans sur tous les tons ce que nous avons à

dire. Le temps est venu de devoir surmonter la hantise, nous affranchir de l'obsession, affronter les tâches du présent. Alors a jailli *Le Dernier des Justes*. Deuxième observation pour le public non juif. [...] Il n'a pas lu la *Chronique du Ghetto de Varsovie* de Ringelblum [...] Il n'a pas lu Mary Berg [...] Il n'a pas lu *Écrits des condamnés à mort* de Borwicz. Il a à peine lu en son temps la couverture grise, l'indécente préface de Rops du *Journal d'Anne Franck*. Il a attendu de découvrir au théâtre le visage inoubliable de la petite fille d'Amsterdam. Alors *Le Dernier des Justes* est venu. Et ce fut un miracle (grâce) [...] Et cette œuvre est venue... Nous n'attendions plus. Ne pensions plus qu'elle pourrait venir susciter l'émotion, transmettre notre douleur. Car nous avions crié trop fort et personne n'entendait.

Les éditions du Seuil en 1959

- 11 Au lendemain de la guerre, le Seuil, petite maison d'édition honorable et reconnue, est dirigé par un groupe de « chrétiens de gauche » dont certains ont été fortement engagés dans la Résistance. Leur premier grand succès est *Don Camillo* (traduction française, 1951) de Guareshi¹² vendu à un million deux cent mille exemplaires. Elles obtiennent deux prix Renaudot : *Je vivrai l'amour des autres* de Jean Cayrol (1947) et *La Lézarde* d'Édouard Glissant (1958). Le prix du meilleur livre étranger est décerné à Henrich Böll en 1955 pour *Les Enfants des morts* et à Robert Musil en 1958 pour *L'Homme sans qualités*, tous deux publiés au Seuil.
- 12 Après la mort d'Albert Béguin¹³ en 1957, la revue humaniste *Esprit* y prend ses quartiers et se développe sous la direction de Jean-Marie Domenach, écrivain chrétien de gauche et résistant.
- 13 Autres points notables en lien avec le « dossier Schwarz-Bart » : en 1955, Paul-André Lesort, qui deviendra le directeur littéraire d'André Schwarz-Bart, lance une collection « Maîtres spirituels » et Serge Montigny, ancien journaliste à *Combat*, entre au service de presse en 1956 et fait véritablement émerger le Seuil dans la grande presse. Trois semaines après son arrivée, paraissent de grands articles dans *France Observateur*, *Arts* et Jean-Louis Bory signe un article sur Paul Flamand dans *L'Express* : « l'Éditeur d'un jour, l'éditeur de l'année » sur Paul Flamand, directeur du Seuil.

Un anti-bestseller dans la tourmente littéraire parisienne

- 14 Rien ne destinait *a priori* Schwarz-Bart, enfant d'émigrés polonais né en 1928, résistant, ouvrier, autodidacte, à devenir écrivain. Rien ne laissait supposer non plus que son livre serait l'objet d'un tel engouement.
- 15 Au lendemain de la guerre, Schwarz-Bart a seize ans. Après avoir combattu dans le maquis et dans les Forces françaises de l'intérieur jusqu'à la Libération, il retourne à Paris. Il se rend chaque jour à l'hôtel *Lutétia* où sont regroupés les déportés survivants. Il attend le retour de ses parents et trois de ses frères et sœurs déportés en 1942. En vain. Il travaille en usine et s'ennuie. Pour combler le vide, il lit sans répit, de préférence des romans policiers jusqu'à ce qu'il tombe par hasard sur une saga policière quelque peu spéciale : *Crime et Châtiment* de F. Dostoïevski. C'est la révélation. Il décide de reprendre ses études depuis la 6^e, puis s'inscrit à la Sorbonne qu'il quitte rapidement, désabusé par le milieu académique. En solitaire, il écrit et se cherche¹⁴.

Je ne suis pas devenu écrivain par vocation littéraire, dira-t-il plus tard¹⁵. Comme pour bien d'autres hommes de ce temps, l'écriture m'est venue en réponse à l'événement. Les Africains disent : « Le fusil a fait pousser un cri à l'éléphant ».

- 16 En 1950, il entame un roman sur la classe ouvrière. En 1951, frappé par un fait-divers rapporté dans *France-Soir*, il raconte l'histoire d'un jeune Juif qui tue son enfant pour lui éviter de vivre dans un monde livré au mal. En 1953, il est déclaré vainqueur du concours de nouvelles organisé par le magazine *Kadima*¹⁶ qui publie le long récit : « La fin de Marcus Libnitsky ». En 1956 paraît dans la revue du Fonds social juif unifié un extrait de la deuxième version¹⁷ de son futur roman. Cette nouvelle attire l'attention de Serge Montigny, attaché de presse aux éditions du Seuil :

Je recevais énormément de journaux et de revues et j'avais l'habitude de tout feuilleter. Dans le mensuel du Fonds social, je tombe sur le texte de Schwarz-Bart. J'étais foudroyé. J'ai aussitôt téléphoné au directeur de la revue Michel Salomon. Je lui ai demandé de remettre mes coordonnées à Schwarz-Bart afin qu'il se manifeste au plus vite. J'en ai aussitôt parlé au Seuil. Le temps a passé et il ne nous a pas contactés¹⁸.

- 17 En 1958, Schwarz-Bart dépose la quatrième version de son roman qui comporte mille deux cents pages aux éditions Calmann-Lévy où Manès Sperber, qu'il admire, est directeur littéraire. On lui répond de patienter. Il se souvient alors de l'appel de Serge Montigny et envoie son manuscrit au Seuil. Les membres du comité de lecture sont enthousiastes. Ils décident de publier le roman à condition qu'il soit réduit. Paul-André Lesort, qui a connu la déportation dans un camp de travailleurs après avoir été arrêté en tant que soldat en 1940, demande à travailler avec André Schwarz-Bart :

J'ai lu ces feuillets, émerveillé devant la puissance visionnaire, l'ampleur historique, la rigueur descriptive, liées à la multiplicité des épisodes, à la diversité des personnages, à la délicatesse indéfiniment variée du ton, de l'humour et de la férocité, du désespoir et de la tendresse. Avec terreur devant la dimension du projet, devant la passion qui l'animait, devant la totalité qu'il voulait encore englober et qu'il semblait pouvoir exprimer, épuiser jusqu'au tréfonds, l'image qu'avait formé en lui l'univers où il était né¹⁹.

- 18 À cette époque André Schwarz-Bart est débardeur aux Halles. Avec l'avance qu'il reçoit des éditions du Seuil, il peut se consacrer au travail d'écriture et part en province, dans un couvent de bénédictins à La Souterraine. Dans la biographie que Jean Lacouture consacrera à Paul Flamand²⁰, il prétend que Paul-André Lesort serait en quelque sorte « co-auteur » du *Dernier des Justes*. Il n'en est rien. L'auteur et son directeur littéraire vont se rencontrer à trois reprises. Paul-André Lesort racontera :

Je suis pour très peu dans l'aboutissement de son livre. Il était extrêmement pointilleux et rigoureux. Il était d'une grande méfiance devant les erreurs. D'un grand perfectionnisme, il ne laissait absolument rien passer. Il devait trouver le mot juste, être fidèle à sa propre sensibilité²¹.

- 19 Le livre est programmé pour sortir en septembre 1959 et doit être tiré à 7 000 exemplaires. Son attaché de presse Serge Montigny ne l'a toujours pas rencontré. Et c'est en juillet que germe en lui l'idée du Goncourt lorsqu'il lit les épreuves du livre :

Il faisait beau. Je me vois assis devant la maison, sur une chaise longue, en train de lire les grands placards. Au fur et à mesure que je lisais, je criais : « C'est mon Goncourt, c'est mon Goncourt ! » Ce Goncourt, c'est la plus grande certitude que j'ai eue de ma carrière. Je sentais que je me trouvais devant un génie tout à fait naturel. C'était un génie tout à fait jaillissant. C'était le premier livre du Seuil qui me semblait à la hauteur du Goncourt. Nous ne l'avions jamais eu et nous n'avions personne du Seuil parmi le jury²².

L'attaché de presse note dans ses carnets le 31 juillet 1959 : « Nous allons publier *Le Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart. Un authentique chef-d'œuvre. »

Premières rumeurs autour d'un chef-d'œuvre

- 20 Aussitôt rentré à Paris au début du mois d'août, Serge Montigny envoie un jeu d'épreuves à Gérard Bauer, secrétaire général de l'académie Goncourt. Gérard Bauer est un homme influent dans les cercles parisiens²³. L'attaché de presse transmet dans un deuxième temps le manuscrit aux autres membres du jury et autres prix littéraires. Il prévient les journalistes : « les éditions du Seuil vont publier un chef-d'œuvre ». La presse juive parle la première de ce nouvel auteur inconnu. *L'Arche* en publie un extrait dans son numéro d'août. Arnold Mandel voit déjà en lui « un prophète poète » et indique d'ores et déjà quelques erreurs de transcription de la tradition juive²⁴. On trouve une interview de l'auteur dans le journal *Combat* du 13 août sous le titre : « En publiant le *Dernier des Justes*, André Schwarz-Bart a accompli un devoir. » L'hebdomadaire *Aux Écoutes* du 21 août parle des candidats potentiels dans « les valises des Goncourt » – Albert Palle, Jean Forton, Nathalie Sarraute – et précise :

Mais les jeux ne sont pas faits. Le Seuil fait grand cas d'un inconnu, André Schwarz-Bart, *Le Dernier des Justes*, œuvre d'un autodidacte, ancien ajusteur, sorte d'épopée du peuple juif du XII^e siècle à nos jours.

- 21 Le bouche-à-oreille fonctionne :

Très vite dans tout Paris, on a su que les éditions du Seuil allaient publier un chef-d'œuvre. J'ai fait toute ma campagne de presse là-dessus²⁵.

Le profond ébranlement que le livre et cet homme ont produit était tel chez nous et les représentants que, avant que quiconque n'ait lu une seule page du livre, l'édition avait doublé ou triplé²⁶.

Avant même sa sortie, le livre doit être réimprimé.

Septembre 59 : le coup d'envoi

- 22 Une vingtaine d'articles sont publiés dans la presse de tous genres. Tous sont élogieux, sauf deux critiques dans *Le Parisien libéré* et *Le Phare du dimanche*, qui considèrent le style « confus, tatillon » et évoquent des « imperfections ». Ce qui frappe avant tout, c'est le fait que le roman s'inscrit précisément à contre-courant littéraire de l'époque. Wladimir Rabi écrit dans ses notes :

Fin septembre, je me trouve dans la capitale, il y a là comme une sensation de neuf, de vrai, d'authentique dans ce Paris mille fois blasé, lassé, saturé des Zazie et des Lolita, et des Bonjour tristesse.

Dans ce sens, Suzanne Michelet rapporte dans *Résonances lyonnaises*²⁷ :

On comprendra que le grand public, incapable de se soumettre aux épreuves du Planétarium (N. Sarraute) ou du Labyrinthe (A. Robbe-Grillet) se soit jeté avidement sur le livre d'un style traditionnel [...] Le contraste est frappant entre les tendances du Nouveau roman qui cherche à faire le vide, à déshumaniser et le ton et le souffle de cette œuvre, remplie de chair de sang et d'âme.

- 23 Six ans avant que le concile Vatican II mette fin à l'enseignement du mépris²⁸ définissant le peuple juif comme « déicide », tout se passe comme si le « mystère de la souffrance d'Israël » se révélait soudain avec la publication du *Dernier des Justes*. Une prise de conscience qui mettrait en accusation le monde occidental et chrétien et fait surgir honte et culpabilité. Ainsi André Rousseau souligne dans *Le Figaro littéraire*²⁹ :

Il me semble que plus d'un chrétien pourrait-être reconnaissant à Schwarz-Bart de nous faire songer que la civilisation occidentale s'est ouverte dans le détournement des évangiles.

Lucien Guissart écrit dans *La Croix*³⁰ :

Un chrétien ne peut le lire sans frémir. Pour le Juif comme pour ses héros qui souffrent, c'est le monde chrétien qui est en procès.

Et Claude Mauriac ajoute dans *Le Figaro littéraire*³¹ :

Il nous initie à la sainteté juive, et cela de l'intérieur.

On voit poindre ci et là des attaques antisémites. La plus significative revient à *Lumière*³² :

Il fut dit que le crime du Golgotha était la cause du martyr juif. Leur caractère difficile fut d'autres fois mis en évidence. [...] Pour qui veut savoir lire, combien y est clairement inscrite la cause de tant de maux. [...] Esclaves ils se voulurent en dépit de tous les signes de mal qu'ils reçurent. [...] Dieu est mécontent de la passivité juive, du refus d'évolution de ce peuple qui préféra le Golgotha à la perte de ses traditions.

- 24 Mais c'est surtout la mise en parallèle de l'œuvre et du destin de l'auteur qui captive la critique. « Combattant dans le maquis à 15 ans, romancier à 31 ans, André Schwarz-Bart a trouvé sa vocation dans *Crime et Châtiment*, c'est un destin de notre temps³³. »

« Lecture pour tous » : la France bouleversée

- 25 Le 1^{er} octobre marque un tournant dans l'histoire du succès du *Dernier des Justes*. Pour la première fois, l'auteur apparaît au public dans l'émission déjà culte de Pierre Dumayet « Lecture pour tous ».

- 26 À la fin du mois d'août, Serge Montigny demande en effet à Pierre Dumayet qui n'a jamais entendu parler de Schwarz-Bart de le faire venir dans son émission :

J'ai eu un peu de mal à le convaincre. Quand on est tellement convaincu, les gens le sentent. On emporte les digues³⁴.

Paul Flamand s'inquiète de l'effet que l'auteur produira à la télévision. La lenteur de son élocution ne risque-t-elle pas de lui porter ombrage ?

Quand Dumayet nous a dit qu'il allait prendre Schwarz-Bart, j'ai été atterré parce que Schwarz-Bart ne parle pas. Il s'exprime avec une extrême lenteur. Cela risquait d'être catastrophique. À la télévision, il faut parler³⁵.

Pierre Dumayet rencontre Schwarz-Bart pour voir si un direct peut être envisagé.

Pendant un certain temps, j'ai pensé que c'était quelqu'un que j'allais regarder. Et puis ça a tout de suite été intéressant. À la première question que je posais, il était encore en train de formuler sa réponse vingt-cinq minutes après. Cela ne me faisait pas peur. Car son discours était très architecturé. On assistait à un discours se faisant au sens clair du terme. On s'apercevait que ce n'était pas du tout par esprit de lenteur, mais par besoin de construire, pierre après pierre, le petit mur dont il voulait faire sa première phrase. On sentait que c'était quelqu'un pour qui le langage était la chose la plus sérieuse du monde. En même temps je me demandais comment faire pour que l'émission ne dure pas trois heures³⁶.

- 27 Lorsque Schwarz-Bart se présente sur le plateau, il ne semble pas avoir le trac. « Il était absolument indifférent à tout ce qui trouble en général les gens ; la caméra, le bruit, la chaleur. Il avait une espèce d'indifférence face aux médias qui était superbe³⁷. » Pierre Dumayet lui pose une question sur la signification du concept du « Juste ». Schwarz-Bart lui répond, laissant entre chaque mot, de larges temps de silence. « Ça a été extraordinaire. » Il resta une minute, une minute et demie silencieux. « Mon livre... quelques petits cailloux... jetés sur leurs tombes. Ça a été prodigieux. La France entière

était bouleversée³⁸. » En effet, le lendemain de l'émission, ce moment unique fait la une des médias. Schwarz-Bart est soudain auréolé d'une portée messianique. Quelque 45 000 exemplaires sont écoulés et le livre doit être réimprimé.

- 28 André Parinaud, directeur de la revue *Arts* qui lancera quelques jours plus tard l'affaire du plagiat, analyse les réactions enthousiastes du public comme une attitude de contrition :

La France a voulu combler le silence. Le silence est insupportable pour les êtres humains. Ils ont bondi pour combler ce silence qui leur était insupportable. Le peuple français s'est mis à pleurer sur son propre destin, destin de lâche, destin de traître, destin de médisance, destin d'un peuple qui a mauvaise conscience³⁹.

L'affaire Schwarz-Bart

- 29 L'affaire Schwarz-Bart est lancée le 28 octobre 1959 par André Parinaud dans un article intitulé : « André Schwarz-Bart n'est pas le premier des justes ». André Parinaud est un ancien résistant qui a participé à la naissance de *Combat* pendant la Seconde Guerre Mondiale. En 1959, il succède à Louis Pauwels à la tête de la revue *Arts* fondée en 1952 par le galeriste Georges Wildenstein. Bien que le comité de rédaction soit composé d'une famille d'esprit (relayant notamment le mouvement littéraire et intellectuel des *Hussards*), cette revue se veut en dehors des lignes de force politique. Diverses tendances se côtoient : Bernard Franck, Michel Polac, Félicien Marceau, Roger Nimier, Antoine Blondin. *Arts* s'attache avant tout au principe qui consiste à créer un lien entre un fait d'actualité et une œuvre artistique, trouver « l'événementiel dans l'intellectuel », sans dénigrer la polémique. Par exemple, au moment de l'affaire Dominici, *Arts* consacre une interview de Jean Giono illustrée par Bernard Buffet. Lorsqu'au mois de septembre, le journaliste et essayiste Pierre Démeron propose de publier une interview d'André Schwarz-Bart⁴⁰, André Parinaud accepte sans avoir lu *Le Dernier des Justes*. Mais après le succès de l'émission de *Lecture pour tous*, André Parinaud, qui n'adhère nullement au courant d'émotion qui secoue la France regrette que le premier article publié dans sa revue fût tant élogieux.

Il était normal que l'on manie un peu la critique ! Pour nous l'opération Schwarz-Bart, c'était l'événement intellectuel de la semaine. Comment un livre à succès a été fabriqué pour ce succès. On démontait le système et on mettait en évidence les ingrédients⁴¹.

Dans un article de sa plume⁴², André Parinaud accuse André Schwarz-Bart de plagiat et d'erreurs historiques. Il aurait plagié Mme de Sévigné lorsque cette dernière rapportait l'exécution de « la Brinvilliers » et la dispersion de ses cendres au vent. Il accuse l'écrivain d'avoir utilisé quelques phrases de la traduction du yiddish par Arnold Mandel du *Voyage de Benjamin III* de Mendele Mocher Seforim, d'avoir emprunté des phrases au *Gog et Magog* de Martin Buber, au *Bréviaire de la haine* de Léon Poliakov ou encore *Écrits des condamnés à mort* de Michel Borwicz. Mais comment donc André Parinaud était-il parvenu à obtenir un dossier à charge aussi précis contre Schwarz-Bart ?

- 30 On se souvient qu'en 1958, Schwarz-Bart avait tout d'abord transmis son manuscrit à Manès Sperber aux éditions Calmann-Lévy qui n'avait pas donné suite. Mais devant le succès grandissant de cet auteur jusqu'alors inconnu, Sperber s'était tourné vers Léon Poliakov en demandant à l'historien d'« asticoter » Schwarz-Bart dans la presse. L'historien avait alors refusé. Mais fin octobre, des bruits courent dans les milieux

littéraires sur le scandale qui se prépare. Le 26 octobre 59, Henri Philippon consacre un article à ces rumeurs dans *Paris Journal* sous le titre : « Un scandale ouvre la saison littéraire » et écrit : « Le scandale éclatera dans quelques jours [...] et adieu le Goncourt pour André Schwarz-Bart. » Paul Flamand tente de dissuader André Parinaud de publier son article. En vain. Lorsqu'il le découvre l'article dans *Arts*, il emmène le rédacteur en chef de la revue *Arts* chez Maurice Noël, directeur du *Figaro littéraire*, et demande à ce que la conversation soit enregistrée. Lors de cet entretien, Parinaud reconnaît avoir reçu le dossier de Manès Sperber. Connu pour ses faits de résistance et sa grande influence dans les milieux intellectuels de l'époque, Maurice Noël a juste à signer une note de ses simples initiales dans *Le Figaro littéraire* du 31 octobre 59 pour représenter une caution incontestable :

Comment pouvez-vous reprocher à ce jeune homme quelques mots cités à peu près textuellement, par oubli ou par négligence ? Tombés sous la plume comme on dit. Oubliez-vous Tolstoï ?

Une interview d'Hughes Fourras dans ce même numéro met à jour la méthodologie de l'auteur. Il avait amassé au fur et à mesure des années des multitudes de notes de lectures ou personnelles. Certaines des phrases utilisées par inadvertance sur les trois cents pages de son ouvrage ne pouvaient en aucune manière constituer matière suffisante à une accusation de plagiat. De plus, les prétendus « plagés » volent spontanément au secours de Schwarz-Bart :

Le *Bréviaire de la haine* est là pour que l'on se documente. Je ne vois aucun inconvénient à ce que l'on y puise des renseignements⁴³.

Je ne me sens pas volé, au contraire. J'aimerais mieux avoir des lecteurs plus nombreux, mais je suis heureux qu'on lise le livre de Schwarz-Bart et de voir que ce que j'écris fructifie et inspire⁴⁴.

Je lui donne volontiers l'absolution pour les dix lignes empruntées à l'une de mes traductions. Je ne lui donne pas seulement en mon nom, mais au nom du vieux Mendele Mocher Seforim⁴⁵.

- 31 Pourquoi André Parinaud n'avait-il pas contacté les auteurs « plagés » avant de publier son article contre Schwarz-Bart ? Il répondra : « Je n'avais pas besoin de l'accord de ceux qui étaient plagés. Ils étaient aussi dans le coup. Ce livre représentait une communauté⁴⁶, un état de sensibilité. Pour cette communauté, rien ne pouvait justifier la critique⁴⁷. »
- 32 Selon Serge Montigny, l'affaire Schwarz-Bart était aussi une bataille à la veille des prix littéraires : « Ce n'était pas seulement une jalousie d'auteurs, c'était aussi un jeu d'éditeurs, toutes les peaux de bananes que l'on peut envoyer sous les pattes de quelqu'un, tous les prétextes que l'on prend pour disqualifier quelqu'un dangereux, d'autant plus que tous les jurys le voulaient⁴⁸. » D'ailleurs des articles s'exprimeront en ce sens : « Que Schwarz-Bart se rassure, sa personne et son livre planent très loin au-dessus des manœuvres à l'origine obscure. [...] les jurys du Goncourt apprécieront⁴⁹. » Et l'hebdomaire *Aux Écoutes* de titrer : « Manœuvres autour d'un Goncourt⁵⁰. »
- 33 Devant les pressions, André Parinaud propose à Claude Roy de défendre Schwarz-Bart dans *Arts* du 4 novembre. Lui-même publie un article intitulé « Les grandes manœuvres » où il analyse le système éditorial comme une entreprise purement commerciale. Il fait allusion à la note de Maurice Noël en ces termes : « Monsieur Loyal de la presse littéraire [...] s'est arraché à l'habituel numéro de grand fauve pour exécuter le petit sketch du grand-papa outragé par tant de polissonnerie. »

L'affaire rebondit : « le fou du roi »

- 34 L'affaire du plagiat ne s'arrête pas comme le prévoyait André Parinaud avec les deux articles « Pour ou contre le *Dernier des Justes* ». Le 5 novembre, Bernard Frank publie dans *France Observateur* : « Un hébraïsant distingué : André Parinaud ». Dans cet article, Bernard Frank se moque vertement de l'accusateur. Sous la photo de Parinaud le représentant avec une plume sous le nez, la légende souligne : « On ne badine pas avec le taleth⁵¹ ». Bernard Frank parle de Parinaud comme d'un « licencié en bricolage » et de la revue *Arts* comme « la IV^e République des lettres. » Il ajoute : « À lire les commentaires, j'ai bien compris que dans ce pays on ne badinait pas avec le judaïsme. [...] Parinaud par exemple, le pieux Parinaud, que j'ai le plaisir de rencontrer chaque semaine à la synagogue. »

Serge Montigny se rappelle :

L'article de Bernard Frank est un des plus beaux éreintements que j'ai jamais lus.
C'était très drôle, je l'ai lu une seule fois et je l'ai toujours à l'esprit⁵².

Wladimir Rabi écrit dans ses notes :

Fin octobre commence une violente cabale. Bernard Frank y répond dans un texte cruel qui fait rire tout Paris.

André Parinaud reconnaît : « J'étais le fou du roi⁵³ ! »

- 35 Le 5 novembre également, Pierre Daix répond à la comparaison que Parinaud fait entre Schwarz-Bart et Virgil Georghiu, auteur de *La 25^e Heure*⁵⁴, collaborateur des nazis en Roumanie qui était parvenu à faire oublier son passé jusqu'à ce que celui-ci le rattrape en 1952. « Le rappel de Gheorghiu à propos de Schwarz-Bart est tout à fait charmant et d'un tact qu'on peut apprécier quand on sait que les parents de l'auteur sont morts en déportation. » Charles Dobzynsky, directeur de la revue *Domaine yiddish* écrit : « Parler de démarquage d'un roman yiddish [...] est une malhonnêteté méprisable. S'il y avait eu "plagiat" comme il eut été facile de le camoufler. » J.P. Colas dans *Aux écoutes* du 6 novembre conclut : « Le scandale Schwarz-Bart n'aura duré que huit jours. »

Le Goncourt et la concurrence entre les prix

Premières démarches auprès de « l'ami des juifs »

- 36 Une fois « l'affaire du plagiat » désamorcée, l'enjeu du Goncourt se précise. Durant tout le mois de novembre, une véritable course aux prix se déclenche. Le Femina, décerné en principe le 30 novembre, et le Goncourt le 7 décembre, annoncent qu'ils désirent tous les deux primer le roman. Des bruits courent sur le possible changement de dates. Pour Serge Montigny, il faut coûte que coûte que *Le Dernier des Justes* obtienne le Goncourt. L'académie est alors composée de Roland Dorgelès, président, Philippe Hériat, Hervé Bazin, André Billy, Armand Salacrou, Raymond Queneau, Pierre Mac Orlan, Jean Giono et Gérard Bauer, secrétaire général. Aucun de ces écrivains n'est auteur au Seuil. Comme le soulignera Serge Montigny :

Il fallait un livre indiscutable. Il avait contre lui d'être écrit par un Juif, mais il avait pour lui de pouvoir trouver un allié en la personne de Gérard Bauer⁵⁵.

Sous le règne de Gérard Bauer, le Goncourt aura été décerné trois fois à des Juifs ou à un sujet juif : *Les Eaux mêlées* de Roger Ikor⁵⁶ qui raconte le processus d'assimilation d'une famille juive en France, *Le Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, *Les Bagages de sable* d'Anna Langfus⁵⁷, récit du malaise d'une survivante dont la famille est morte dans

les camps. Ces livres s'inscrivent précisément dans cette époque que Léon Poliakov appellera « Le temps du grand remords », période qui selon lui s'achèvera en 1967 avec la guerre des Six Jours⁵⁸.

On ne trouve plus ce type de Goncourt après l'époque Bauer, c'est-à-dire celle où l'on se donne bonne conscience⁵⁹.

- 37 Dans la valise des Goncourt on trouve en première position : *Le Dernier des Justes*, suivi par *Un singe en hiver* d'Antoine Blondin⁶⁰, *La Belle Française* d'Albert Vidalie⁶¹, *L'Expérience* d'Albert Palles⁶², *Le Planétarium* de Natalie Sarraute⁶³, *La Plume et l'Ange* de Jacques Bens⁶⁴, *Le Dîner en ville* de Claude Mauriac⁶⁵, *Dans le labyrinthe* d'Alain Robbe-Grillet⁶⁶, *L'Arche ensevelie* d'Édouard Axérad⁶⁷ dont l'action se situe dans le Ghetto de Varsovie.

Certitudes et incertitudes autour du Goncourt

- 38 Dans le courant du mois d'octobre, les libraires font savoir leurs inquiétudes au sujet de la date de la remise du prix Goncourt qui risque en cette année 1959 d'être trop tardive par rapport aux fêtes de fin d'année. En effet, la tradition veut qu'il soit décerné le premier lundi de décembre. Or en 1959, le premier lundi tombe le 7 décembre et les libraires craignent de ne pouvoir alimenter leurs stocks suffisamment vite à deux semaines de Noël. *Aux écoutes* signale que *Le Dernier des Justes* est non seulement sollicité par le Femina, mais également par le Renaudot et même l'Interallié et titre : « Les quatre jurys avant les trois coups ». L'article relate l'inquiétude des libraires avant les étrennes et souligne : « Les académiciens envisagent exceptionnellement d'avancer leur prix, mais, ne risque-t-il pas alors d'être décerné le lendemain du Femina⁶⁸ ? »

- 39 Le 26 octobre, deux jours avant l'affaire du « plagiat », Jean Prasteau signale dans *Le Figaro* que les Goncourt décideront le 4 novembre de la date définitive du prix. Une fois l'agitation autour du plagiat désamorcée, le débat autour du Goncourt est relancé avec une force nouvelle. L'incertitude monte. Le 4 novembre, les Goncourt n'ont toujours rien fixé comme ils le prétendaient. Ni le 5, et pas plus le 6 novembre. La tension monte et toute la presse s'interroge :

Bauer et la majorité des jurés ont été sensibles à l'objection que formule [...] le syndicat des libraires [...] Mais cet argument laisse absolument froids d'autres membres de l'Académie, fermement résolus à observer la tradition. Tradition de fait plutôt que de droit puisque, à suivre les préceptes d'Edmond de Goncourt, le prix devait être attribué le premier mercredi de décembre [...]. Or pour permettre aux hebdomadaires qui paraissent le jeudi [...] les « dix » ont (déjà) fait une entorse au règlement. Pourquoi ne pas en commettre une autre en attribuant le prix le lundi 30 novembre dans la soirée ? C'est ce qu'ont en vain proposé les « novateurs » qui rappellent que les deux premiers prix Goncourt ont été attribués non pas à midi, mais le soir.

- 40 En dehors de l'éventualité d'un changement de date et d'horaire, une autre décision est rapportée dans la presse : c'est la dernière fois que le Goncourt décernera cinq mille francs à l'écrivain primé. À partir de l'année suivante, les lauréats recevront désormais cinquante francs. Bernard Pivot dans *Le Figaro littéraire* du 14 novembre titre : « Le drame des Goncourt ». Devant l'hésitation des Goncourt, le prix Femina décide également d'avancer sa date des prix du 30 novembre au 26 novembre. De fait, si le Goncourt décerne le prix au 30 novembre comme les rumeurs le confirment, *Le Dernier des Justes* obtiendra ainsi à coup sûr le Femina. Dans *Aux écoutes* du 13 novembre il est suggéré que la réunion des Goncourt aurait lieu le 18 novembre afin que le vote ait lieu « sans en faire connaître le résultat tout en le faisant connaître ». Après avoir servi

d'informateur, Serge Montigny se transforme en chauffeur le 15 novembre et emmène Philippe Hériat chez Gaston Picard, secrétaire du prix Renaudot, pour une « démarche de courtoisie ».

Il fallait que le Renaudot soit au courant avant de publier un communiqué, sinon avec leur aval, en tout cas avec leur amitié⁶⁹.

Coup d'État au Goncourt

41 Le lundi 16 novembre, le *Berry Républicain* et Jean Prasteau dans *Le Figaro* suggèrent que le Goncourt sera peut-être décerné ce même jour, mais remis officiellement le lundi 7 décembre. En effet, ce même jour les dix se prononcent. Avec trois semaines d'avance, le prix est décerné à André Schwarz-Bart à sept voix contre trois. Roland Dorgelès, Gérard Bauer, Philippe Hériat, Hervé Bazin, André Billy, Armand Salacrou et Alexandre Arnoux votent pour le *Dernier des Justes*. Raymond Queneau se prononce pour *La Plume et l'Ange* de Jacques Bens. Quant à Pierre Mac Orlan et Jean Giono, ils choisissent *La Belle Française* d'Albert Vidalie. Si Raymond Queneau ne partage pas le choix de la majorité, il ne le désapprouve pas pour autant, pas plus que le changement de date. Mac Orlan et Giono en revanche s'insurgent : « Les Goncourt agissent comme des gamins⁷⁰. » Ils partent avant la fin du dessert pour manifester leur mécontentement. Roland Dorgelès traite les rebelles de « fâcheux⁷¹ ». De plus, pour marquer son plus profond désaccord, Giono refusera de se déplacer pour la remise officielle du prix le 7 décembre.

42 Le 17 novembre quarante-six articles évoquent l'affaire Goncourt. Entre le 17 et le 23 novembre, date de la remise du prix Femina, soixante-douze articles sont consacrés à ce fameux « coup d'État ». Madame Simone, présidente du Femina, se refuse à faire un esclandre et se contente de déclarer :

Surprises autant que flattées par la ravissante astuce de leurs confrères masculins [...] les dames soussignées tiennent à faire savoir qu'elles auraient voté pour *Le Dernier des Justes*, qu'elles se réjouissent que ce grand livre obtienne une importante couronne et félicitent cordialement les messieurs du Goncourt de ce choix excellent⁷².

Elle ajoute :

Mes collègues et moi-même restons flattées d'avoir inspiré une telle frayeur à nos confrères masculins [...] Devant la date fluctuante de leur prix, nous déclarons maintenant irrévocable, à partir de l'an prochain, la date du dernier lundi de novembre pour l'attribution du nôtre⁷³.

Gérard Bauer conclut :

L'Académie Goncourt a décidé d'apporter un changement à son mode d'attribution. Le roman choisi par elle pour recevoir le prix sera dorénavant désigné par un vote irrévocable durant le mois de novembre, à une date fixée par le bureau. Le prix décerné, selon le vœu d'Edmond de Goncourt, sera remis au lauréat après l'assemblée générale lors de la première réunion du mois de décembre.

43 Mais l'affaire Goncourt continue de faire grand bruit durant le mois de décembre. Gérard Bauer publie un article dans *Les Nouvelles Littéraires* du 14 janvier 1960 sous le titre : « Pour en finir avec l'affaire Goncourt », où il explique : « il nous est apparu que le prix Goncourt, le premier et le seul fondé par un écrivain et confié à d'autres écrivains avait un droit d'antériorité dans ses choix. »

44 Le changement de date eut un effet de contagion sur les autres prix littéraires. Le 23 novembre, une semaine d'avance sur la date prévue, le Femina décerne son prix à Bernard Privat pour son roman *Au pied du mur*⁷⁴, récit de la captivité en Bohême d'un

officier français. L'Interallié avance également sa date et l'attribue à Antoine Blondin pour *Un singe en hiver* : histoire d'un Parisien qui fuit les soucis de la capitale dans un hôtel sur la côte normande. Le Renaudot remet son prix le 6 décembre à Albert Palle pour *L'Expérience*, méditation d'un vieux journaliste en reportage dans le Nord avec son photographie.

Disparition du Juste

- 45 Schwarz-Bart se trouve chez sa sœur au Luxembourg lorsqu'il apprend qu'il vient de recevoir le Goncourt. La presse le réclame. Il s'agit désormais de le faire disparaître durant les trois semaines avant la remise officielle du prix le 7 décembre. Pour Schwarz-Bart, cette obligation de se cacher n'est nullement de son fait. Ce sont les membres du Goncourt qui ont insisté auprès du Seuil. Encore un nouveau bouleversement dans l'attribution du prix puisque la tradition veut que l'auteur attende chez l'éditeur et ne vienne pas chez Drouant. Ils proposent cette fois que l'écrivain disparaisse et surgisse au déjeuner du 7 décembre où, pour la première fois, un auteur sera convié. On appréciera cette délicatesse lorsque l'on sait que son livre hommage à son peuple disparu, qui a passé la guerre dans la clandestinité, doit désormais rester confiné dans un lieu inconnu. « L'entre-deux a été très difficile », reconnaît Serge Montigny⁷⁵. Cette disparition en rajoute à l'auréole de mystère qui s'est formée autour de lui.
- 46 Le 5 décembre, deux jours avant la remise officielle, deux événements médiatiques d'importance vont remettre l'écrivain sur la sellette. Dans *Paris-Match* – « le poids des mots, le choc des photos » – Schwarz-Bart fait la une du magazine sous le titre : « Nous avons retrouvé le Goncourt ». Sont publiées des photos du « héros démasqué » dans sa cachette aux Pays-Bas. D'autres photos le montrent dans le couvent à La Souterraine où il a écrit la cinquième version de son roman. Le soir même, c'est le lancement de la nouvelle émission de télévision de Pierre Dumayet *Cinq colonnes à la une*.

Dans la lumière des projecteurs

- 47 L'émission de Pierre Dumayet donne à la presse l'occasion de décrire encore cet auteur si particulier avec ses yeux sombres, la lenteur de son élocution, son aspect physique.

Je suis bien sûr que la figure mince, tourmentée d'André Schwarz-Bart est l'un des plus émouvants visages qu'il nous ait été donné de voir cette année sur le petit écran⁷⁶.

Janick Arbois dans *Le Monde*⁷⁷ écrit :

Je ne conseille pas au reporter pressé qui ne sait pas écouter d'aller interroger le nouveau lauréat du Goncourt. André Schwarz-Bart lèverait sur lui son regard qui s'éclaire brusquement de l'intérieur et renoncerait sans doute à lui répondre [...] Il émane de ce jeune homme, brusquement promu à la gloire et à la fortune, une tristesse qui nous donne mauvaise conscience. Pourquoi nous sentons-nous coupables, lorsqu'il nous regarde ainsi sans nous accuser ? [...] Qu'est-ce donc que cette culture dont nous sommes si fiers, que nous appelons humanisme et qui nous sépare de la plus importante fraction des hommes [...] ?

- 48 Serge Montigny relate l'anecdote qui s'est déroulée juste avant la remise du Goncourt : Il était en col ouvert simple et décontracté et souhaitait s'habiller un peu. Il a été choisir un costume. Le vendeur l'a reconnu : « Vous êtes André Schwarz-Bart, je vous ai vu à la télévision » et il a absolument tenu à lui offrir le costume⁷⁸.

Dans *L'Aurore*⁷⁹ Jean Mistler écrit :

André Schwarz-Bart ne ressemble pas aux habituels prix littéraires [...] c'est presque à son corps défendant qu'on l'a vu déambuler dans les salles de rédaction, l'air éploré, vêtu d'un chandail à col roulé et d'un trench-coat minable.

Claude Verdon choisit pour son titre dans *Elle* : « Ses yeux n'ont pas appris à sourire⁸⁰ » et Jean Prasteau ajoute dans *Le Figaro* : « Schwarz-Bart contemplait la scène avec stupéfaction [...] La littérature a tellement peu de rapport pour lui, avec cette corrida frénétique⁸¹. »

- 49 Le lendemain de la remise du Goncourt, *Le Dernier des Justes* pulvérise tous les chiffres de vente des prix littéraires. Deux cent vingt-deux mille exemplaires ont été vendus et devraient lui rapporter 28 millions de francs⁸². Jusqu'à présent le plus fort tirage du prix était le livre de Robert Merle, *Week-end à Zuydcoote*⁸³, prix Goncourt 1949. Serge Montigny écrit dans ses notes le 7 décembre 1959 :

L'année se termine, une année pas comme les autres [...] couronnée par un succès personnel de prestige puisque sur le Seuil nous avons eu le Goncourt pour lequel j'ai fait beaucoup.

La revanche du Juste

- 50 Schwarz-Bart a 31 ans lorsqu'il reçoit le Goncourt pour son premier roman. En trois mois, il devient l'incarnation même de son héros pour le public français. Non seulement le livre est considéré comme une œuvre prophétique, mais l'auteur semble descendre directement de cette lignée de justes. De la même manière que l'on croit découvrir à travers son roman l'univers juif jusqu'alors étranger, la vie de l'écrivain – enfant juif polonais sans patrie véritable, qui a vécu de multiples déracinements durant son enfance, des exils, sa personnalité, son indifférence face aux médias, sa formation autodidacte – prennent forme de révélation. Alors que l'écriture avait été pour lui une façon d'extirper une douleur, rendre hommage à ses proches, la gloire est perçue par les observateurs comme une juste réparation. Il trouverait ainsi pour lui et les siens une terre d'accueil et on le transforme paradoxalement en héros national. Enfant prodigue réhabilité par un Goncourt qui symbolise l'inscription d'une appartenance à la Nation française qui avait exclu les Juifs et fut complice de leur assassinat. Certains titres en ce sens sont tout à fait éloquents :

- « *Le Dernier des Justes*, le roman d'un peuple perdu, ce grand silence enfin rompu⁸⁴ »,
- « Une ère de prise de conscience⁸⁵ »,
- « Le témoignage d'un homme sur l'homme⁸⁶ »,
- « Le premier des justes, l'écrivain⁸⁷ »,
- « La revanche du juste⁸⁸ »,
- « Ne nous voilons pas la face devant le *Dernier des Justes*⁸⁹ »
- ou encore cet article teinté d'antisémitisme : « Une tombola de bienfaisance : le Goncourt⁹⁰ ».

L'article qui s'interroge le plus sur ce sentiment de commisération demeure celui de Maurice Nadeau dans *France observateur*⁹¹ intitulé : « L'ouvrage est d'une valeur littéraire incontestable. [...] Cette fois en tant que non juifs nous sommes concernés. » Il écrit :

Enfin le public français dans son ensemble, acquitte par l'intermédiaire de ce prix et sans qu'il lui en coûte beaucoup, une vieille dette à l'égard des Juifs. Aimer ce livre, le couronner, le défendre, c'est faire en plus une bonne action. Aussi quelle levée de boucliers contre les attaques [...] dont a été victime le candidat. [Curieusement elles venaient d'un coreligionnaire de l'auteur qui a trouvé le soutien chez les « goy »].

[...] Il [Schwarz-Bart] bénéficie d'un climat passionnel qu'on ne peut troubler sans risque. [...] Ce climat a été façonné en partie par des gens que le sort de 6 millions de Juifs massacrés par Hitler n'avait pas jusqu'à présent empêchés de dormir. [...] Cette fois en tant que non-juifs nous sommes concernés [...] Car si nous avons en nous les traits de la victime, nous portons davantage ceux du bourreau ou de ses complices.

51 André Parinaud dira plus tard :

La vérité de Schwarz-Bart, c'est un grand moment de vérité historique. L'opinion a éprouvé comme une communion, une messe. Les gens qui pratiquent le verbe avoir et qui ont des petites aspirations au verbe être, ont trouvé une justification. Tout ce que les gens n'avaient pas fait en faveur des Juifs, le fait qu'ils n'avaient jamais protesté, ils éprouvaient soudain une tension d'esprit qui les mettait en situation d'avoir vécu leur temps. Ils étaient lavés du péché en même temps. En même temps, ils communiaient avec une vérité qui avait failli leur échapper⁹².

52 Et puis comme dans un happy-end, les médias se réjouissent que grâce au Goncourt, Schwarz-Bart ait pu retrouver la sœur de son père qu'il croyait morte et qui était partie s'installer en Israël⁹³. « J'ai retrouvé une tante en Israël⁹⁴ », déclare-t-il lors de la remise du Goncourt. L'envoyé spécial de *France-Soir* part en Israël pour ces retrouvailles improbables au lendemain du Prix et y consacre un article. « Si André n'avait pas eu le Goncourt, je n'aurais jamais retrouvé quatre de mes neveux⁹⁵. »

La consécration : éléments d'une récupération

Schwarz-Bart héros régional : l'enfant du pays

53 Aussitôt après l'annonce du Goncourt la presse régionale s'empare de la nouvelle. Chaque région qu'il a traversée durant ses différents exils s'intéresse plus à la vie de l'auteur qu'à son œuvre et le transforme en héros régional. La presse lorraine dégaine la première avec des titres révélateurs. Puisqu'il est né à Metz et y a passé les premières années de sa vie, il est soudain transformé en écrivain lorrain : « André Schwarz-Bart ; prix Goncourt, a vécu à Metz les premières années d'une enfance difficile⁹⁶. » Dans cet article illustré par la photo de la maison où il a vécu, les Messins qui ont connu le romancier lorsqu'il était enfant sont interviewés. On trouve aussi : « Le prix Goncourt 59 attribué au Messin André Schwarz-Bart⁹⁷ » ou « Un Lorrain, prix Goncourt⁹⁸ ». On évoque son retour dans les « rues de son enfance⁹⁹ » ou son départ de Metz : « L'enfance messine d'André Schwarz-Bart a pris fin en février 40 sur un quai de gare¹⁰⁰. »

54 Lorsque sa famille est réfugiée sur l'île d'Oléron, le futur écrivain âgé de 11 ans gagne sa vie comme mousse sur un chalutier. Et *L'éclair de l'Ouest* de titrer : « André Schwarz-Bart le nouveau Goncourt fut mousse sur l'île d'Oléron¹⁰¹. » Lors de l'avance de l'armée allemande, la famille se replie à Saint-Paul de Lizonne près d'Angoulême. *Aux écoutes*¹⁰² consacre une interview à son institutrice de l'époque qui décrit la famille et fait l'éloge de son ancien élève. Après la déportation de ses parents et trois de ses frères, il s'engage dans la Résistance tout en poursuivant ses études d'ajusteur. *Le Progrès du dimanche Lyon*¹⁰³ titre : « Le prix Goncourt a passé son C.A.P. d'ajusteur en mai 44 au collège technique de Roanne où il était noté comme un élève intelligent et sérieux. » À Lyon, déformant quelque peu la vérité sur l'épisode où sa petite sœur est cachée à quatre ans dans une famille, *Le Dauphiné libéré* titre : « André-Schwarz-Bart a laissé à

Lyon un souvenir dans sa famille d'adoption¹⁰⁴. » Enfin, puisque la dernière version du *Dernier des Justes* a été réécrite à La Souterraine, *La Montagne* titre : « le Goncourt a été écrit dans la Creuse¹⁰⁵. »

Du passé de Schwarz-Bart, récupération et manipulation de son parcours de vie

- 55 Si la presse régionale « récupère » de manière anecdotique la vie de Schwarz-Bart, la presse nationale s'attache à lui donner une valeur exemplaire. Les mythes créés autour du destin et de l'itinéraire de l'écrivain s'articulent autour de quatre thèmes essentiels : son enfance difficile dans un milieu d'émigrés polonais, son passé de résistant, son métier d'ouvrier, sa formation autodidacte. Ces épisodes contribuent sans aucun doute à créer la légende Schwarz-Bart. Cependant plusieurs articles omettent de mentionner certains événements qui porteraient ombrage à la dimension que l'on souhaite conférer à l'auteur.
- 56 Dans de nombreux articles et interviews, on s'intéresse à la période de son enfance, à sa langue maternelle le yiddish, au métier de colporteur de son père et à son milieu social qui le mettent à l'écart de la culture française¹⁰⁶.
- 57 Son passé de résistant est également largement rapporté. En dehors de la presse communiste, on ne dit pas qu'il était un résistant communiste. Ainsi, *L'Humanité* ne relate pas son départ du parti communiste en 1951 au moment de l'affaire Slansky dès le début des purges lors du procès de Prague¹⁰⁷. De même, on parle de l'engagement de l'auteur dans l'armée française à la Libération. On néglige cependant de dire qu'il s'était d'abord rallié à des compagnies de volontaires juifs, et que, tardant à partir, il avait préféré les quitter pour rejoindre l'armée directement sur le front¹⁰⁸. De fait, on ne s'intéresse à la judéité de Schwarz-Bart qu'en termes folkloriques (son enfance), mais son combat contre le nazisme est lissé de telle manière qu'il semble l'engagement d'un Français quelconque.
- 58 L'autre thème largement abordé porte sur sa vie d'ouvrier après la Libération, sa formation d'autodidacte et sa révélation littéraire à la lecture de *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. Mais en dehors du *Bulletin de l'éducation nationale*¹⁰⁹, personne n'évoque son départ de la Sorbonne, désabusé par le système universitaire. Pour exemple, voici quelques titres significatifs : « Le livre d'un maquisard et d'un ajusteur », « Un jeune ouvrier juif arraché de l'école à 13 ans lit *Crime et Châtiment* et se met à écrire¹¹⁰ », « Combattant dans le maquis à 15 ans, romancier à 31 ans, André Schwarz-Bart a trouvé sa vocation dans *Crime et Châtiment*. C'est un destin de notre temps ». Ceux qui critiquent le choix du Goncourt font l'apologie du destin de l'écrivain :
- Homme de mérite, celui-ci aurait pu être encouragé par le biais de l'honneur social. Ancien ouvrier, devenu apprenti intellectuel grâce à un bel effort autodidacte, l'auteur méritait les palmes académiques, le mérite social, la Légion d'honneur, une bourse à la Sorbonne, tout ce qu'on voudra sauf un prix littéraire¹¹¹.
- 59 De même André Parinaud dira :
- Ce qui était intéressant dans Schwarz-Bart, c'était l'homme parti de rien, débardeur aux Halles et délirant¹¹².
- Ou encore :
- La personnalité de Schwarz-Bart mérite la sympathie. André Schwarz-Bart est un juif qui, enfant, n'a échappé aux persécutions nazies que parce qu'il a été recueilli par une école d'apprentissage de Roanne. Ouvrier, il a réussi à s'instruire et

préparer une licence de lettres en Sorbonne. C'est un bel exemple de promotion du travail¹¹³.

- 60 Certes on évoque sa formation d'écrivain et certains textes et poèmes sont publiés dans des journaux littéraires. Néanmoins on passe sous silence le fait qu'il a travaillé comme moniteur dans des orphelinats juifs, et que le processus de rédaction du *Dernier des Justes* s'est construit en réponse aux questions des enfants qui ne comprenaient pas que leurs parents eussent été emmenés vers la mort « sans résistance ».

De Gaulle, le Juste et le dernier pied-noir

- 61 L'arrivée du Général de Gaulle au pouvoir en 1958 et l'avènement de la V^e République symbolise pour beaucoup le retour de la France libre. Les événements de la « Deuxième Guerre mondiale » rentrent dans l'Histoire. Le troisième tome des *Mémoire de guerre, Le Salut (1944-1946)* sort en 1959 et fait partie des meilleures ventes en librairie avec *Le Dernier des Justes* en novembre 1959 :

Rien d'étonnant à ce que l'admirable témoignage du grand rebelle d'hier aujourd'hui chef d'État, connaisse légitimement la plus vaste audience. Pour beaucoup de Français, quand de Gaulle raconte, il leur révèle ce qu'ils ignoraient, ce qu'on leur a caché, il leur montre d'où ils sont sortis, pourquoi, comment, il leur redonne foi en eux même. [...] *Le Dernier des Justes*, cette évocation dont on aime peu parler apporte à beaucoup comme un remords, suscite un frisson [...] à savoir que seule compte dans l'univers la dignité humaine qui tôt ou tard reprend ses droits¹¹⁴.

- 62 Le 16 septembre 1959 au moment de la sortie du livre, le Général de Gaulle reconnaît dans une allocution télévisée le droit du peuple algérien à l'autodétermination, ce qui marque un tournant politique notable et remet en question le « Je vous ai compris » prononcé lors de son investiture le 4 juin 1958. Dès septembre 1959, l'opposition entre les partisans de l'Algérie française et le Général de Gaulle se structure. La sortie du *Dernier des Justes* confère à cette séquence une teneur particulière :

Que faisons-nous pour empêcher le renouvellement de (l'Histoire), car s'il n'y a pas de Justes, il y a encore des guerres et des chambres de torture. Les bourreaux n'ont fait que changer d'uniforme¹¹⁵.

Ou encore :

Le rappel de ce que fut la persécution¹¹⁶ ne sera pas inutile dans ce combat et on peut se réjouir que dans la France de la V^e République, le jury de Goncourt ait récompensé un témoin de l'histoire en question.

Enfin :

Au temps où l'on devait agir, on n'a à peu près rien fait. En se livrant à une bonne émotion en faveur de ces six millions, on risque de faire l'économie d'une action effective en faveur des millions d'Algériens encore vivants à nos portes¹¹⁷.

- 63 *Le Dernier des Justes* rencontre un vif intérêt dans les journaux algériens, marocains et tunisiens. D'octobre 1959 à janvier 1960, neuf articles sont consacrés au livre, sept au Maroc, et un en Tunisie. Citons l'article de *La Dernière Heure d'Alger* :

Il conduit à la condamnation de toutes les tyrannies, de tout ce qui porte atteinte à la dignité [...] C'est un appel angoissé à la fraternité humaine pour qu'elle ne cède plus jamais devant la poussée des bas instincts¹¹⁸.

Et dans *Écho soir Oran* :

Le fanatisme exacerbé, de quelque côté qu'il vienne, est la négation de la perfectibilité de nos instincts¹¹⁹.

Israël, pays de justes jusqu'à quand ? Résurgence de l'antisémitisme

- 64 Douze ans après la reconnaissance par la France de la création de l'État d'Israël en 1947 à l'ONU, on assiste, fin 1959, à la première fracture dans la politique française vis-à-vis d'Israël. En octobre, Renault, régie française nationalisée, décide de boycotter désormais Israël, en cessant toute activité commerciale au profit de l'Égypte¹²⁰. Dans *La Terre retrouvée* du 15 décembre, on trouve en couverture la photo de Schwarz-Bart avec en titre du dossier du mois : « l'affaire Renault ». L'automne 1959, c'est aussi la résurgence d'embryons de mouvements néonazis en Allemagne et en Belgique, avec les premières croix gammées visibles depuis la guerre. Pour certains, *Le Dernier des Justes* constitue un rappel à l'ordre :

La brutale résurgence de ce courant antisémite millénaire dont des millions de cadavres n'ont pas pu enrayer le cours confère au premier roman de Schwarz-Bart une actualité terrible¹²¹.

- 65 Malgré « le temps du grand remords » identifié par Léon Poliakov, on discerne un antisémitisme ancestral chez certains critiques, la persécution des Juifs étant le résultat de leur non-reconnaissance du Christ :

Le jour où chrétiens et israélites se retrouveront aux mêmes écritures et dans la foi en ce même Dieu [...] ils s'aideront sûrement à marcher vers le même Sauveur. Lorsque les juifs [...] feront le même examen de conscience qu'ils requièrent des chrétiens, ils découvriront peut-être de quels événements ils doivent se libérer [...] L'irréligion, l'athéisme de tant d'Israélites creuse un fossé [...] qu'on ne peut imputer aux chrétiens d'avoir creusé¹²².

D'autres assimilent la passion du Christ avec la Shoah, car dans « la vocation (des Juifs) au martyr survit une signification religieuse¹²³ ».

- 66 On voit apparaître des termes tels que « race », « masochisme de la race juive ». Rivarol est le plus virulent et consacre trois articles au roman sous les titres : « au pied du Mur des Lamentations¹²⁴ », « Le dernier des traîtres¹²⁵ » et « Schwarz-Bart est un imposteur¹²⁶ ». Sous ce dernier titre, Henri A. Sabatier écrit :

Le Dernier des Justes est une légende, comme le *Salut de De Gaulle*, un faux document comme *Le Journal d'Anne Frank*, et si « le premier des justes » est le Christ [...] torturé et mis à mort par les juifs [...] pourquoi le dernier ne serait-il pas un pauvre Européen de bonne volonté massacré en 1944 par la Libération ? [...] Je crois peu à ces gens qui se voudraient d'une race déterminée et qui ne savent même pas s'ils viennent d'un singe ou d'un poisson.

- 67 Dans le magazine *Droit et Liberté*¹²⁷, un article est tout entier consacré aux réactions antisémites. Le livre y apparaît comme une insulte à la littérature française, un livre issu de « larves », « déchets », « ratés », et non pas « d'êtres humains dignes de ce nom ». Dans la revue *Évidence* de mars 1960, Jean José Marchand publie sous le titre *Une vogue* une enquête qu'il a effectuée auprès de différentes couches de la société pour tenter de comprendre le succès du *Dernier des Justes*. Il rapporte la réaction d'une dactylographe de 21 ans, qui fait par ailleurs allusion aux événements antisémites récemment survenus en Belgique et en Allemagne :

C'est à la suite de cette histoire de croix gammées ; on dit que cette histoire a été montée par eux parce que, de temps en temps, quand ils se sentent tranquilles [...] ils pensent que c'est une bonne chose de monter une histoire pour se faire plaindre et pardonner. Ils sont partout, dans tous les domaines : commercial, artistique [...] En classe ils sont les plus forts en tout. Ils se regroupent beaucoup. Ils sont sales, quelle odeur ! Ou au contraire très bourgeois, mais alors ils claquent de travail leurs domestiques.

Dans cette même enquête, certains se demandent si le roman ne risque pas d'attiser le « fléau de l'antisémitisme ».

Le Dernier des Justes à la veille de Vatican II

- 68 *Le Dernier des Justes*, roman dédié à la mémoire de six millions de Juifs, ne se limite pas uniquement à la période nazie puisqu'il plonge dans les racines mêmes de l'antisémitisme chrétien. Il s'inscrit dans la filiation du livre *Jésus et Israël*¹²⁸ (1948) de Jules Isaac, qui, dès 1947, avait initié, les dialogues judéo-chrétiens lors de la conférence internationale de Seelisberg. L'élection de Jean XXIII au pontificat en octobre 1958 va permettre de renforcer la volonté de mettre fin à « l'éducation du mépris ». Jules Isaac rencontrera le nouveau pape en 1960. Ce dernier avait, dès le premier vendredi saint (27 mars 1959) qui avait suivi son élection, supprimé le terme « perfides » (« *Oremus et pro perfidis Judaeis* », « prions aussi pour les Juifs perfides ») de l'oraison traditionnellement prononcée ce jour. Pierre Blanchar souligne dans *Bible et vie chrétienne*¹²⁹ : « La décision de S.S. Jean XXIII de supprimer, dans l'intercession du vendredi saint, des termes qui ne manquaient pas de les froisser, qu'il n'en doute pas, André Schwarz-Bart a été entendu. » Dès novembre 1959, des conférences de dialogue judéo-chrétien sont organisées dans différents lieux du pays, notamment à Strasbourg où le débat devient houleux voire violent. Des étudiants considèrent le livre de Schwarz-Bart comme une insulte au christianisme. André Madouze, ancien résistant, chrétien de gauche et engagé dès la fin des années 1940 dans le dialogue interreligieux, se tourne alors vers Jean-Marie Domenach, directeur de la revue *Esprit*, pour que le philosophe juif André Neher et l'historienne Renée Neher rédigent un article renforçant les premiers articles publiés dans *Esprit*.
- 69 Jean XXIII lancera les travaux du Concile Vatican II en 1962, qui s'achèveront lors du règne de Paul VI en décembre 1965 et où l'un des derniers articles « *Nostra Aetate* », mettra fin à « l'enseignement du mépris ». De plus *Le Dernier des Justes* sera avec *Jésus et Israël* de Jules Isaac un livre de référence durant les travaux du Concile¹³⁰.

Réactions juives : quelle mémoire ?

- 70 Le tournant des années 50/60 est une période pivot dans l'histoire du judaïsme français. À travers le processus de décolonisation en 1955, la France a assisté progressivement à l'émigration de Juifs d'Afrique du Nord originaires du Maroc et de Tunisie. Mais c'est véritablement après les Accords d'Évian en 1962 que le visage démographique de la population juive se transformera de manière significative avec l'arrivée massive de Juifs rapatriés d'Algérie. Lors de la sortie du *Dernier des Justes*, la communauté juive est constituée à majorité de Juifs européens, témoins directs ou enfants de ceux qui ont connu le nazisme et/ou la France de Vichy. Une génération s'est écoulée depuis la fin de la guerre et les Juifs ont, avec les événements qui les ont frappés, une relation complexe constituée de silence, culpabilité, difficulté à communiquer, désir de vivre. Conscients de cette situation qui s'est exacerbée lors de la sortie du livre de Schwarz-Bart, Renée et André Neher décident de lancer au mois de février 1960 l'opération « Souviens-toi » qui préfigurerait ce que l'on appellera, à partir des années 1990, le « devoir de mémoire ». Le projet « Souviens-toi » a pour but de responsabiliser les Juifs et d'intégrer le souvenir à une démarche éducative. Les étudiants juifs des années 60

qui ont vingt ans sont d'anciens « enfants cachés », qui par la suite ont continué de vivre quinze ans de silence. Renée et André Neher soulignent :

Malgré tout ce qu'il peut nous en coûter de souffrances intimes, par des plaies rouvertes, notre devoir est d'instruire la nouvelle génération [...] Comment attendre des jeunes Allemands et des jeunes Français non-juifs qu'ils songent au passé et en tirent des leçons si la jeunesse juive elle-même se montre ignorante et médiocrement concernée par les événements de 1933 à 1945 ?¹³¹

- 71 Des cycles de conférences sont organisés, intitulés « Mort et résurrections du *Dernier des Justes* », autour de plusieurs thèmes : études de documents historiques et premiers témoignages d'anciens déportés. En outre, Renée Neher décide de diriger une équipe de travail pour la rédaction d'un recueil de « Contes et récits » pour les enfants de 10 à 14 ans qui sera publié en 1963 sous le titre *Le Zikaron (à la mémoire) 1939-1945, le temps qu'on n'oublie pas*¹³². Ils proposent que le mois de janvier (le 10 Tebet du calendrier juif ayant été institué comme le jour des déportés en Israël) soit institué comme mois commémoratif.

- 72 Dans le cadre des débats qui ont suivi la publication du livre, la revue *Évidence* de décembre 1959 publie, sous l'égide de l'American Jewish Committee, une douzaine d'articles consacrés aux questions posées par le roman et signés du philosophe Emmanuel Berl, de l'historien Léon Poliakov, du journaliste, romancier et essayiste Jean Bloch-Michel, de l'écrivaine Jacqueline Mesnil-Amar, une des premières à avoir recueilli les témoignages de déportés à l'hôtel *Lutétia* où ils étaient rapatriés après-guerre¹³³, du journaliste Émile Touati, ainsi que d'une lycéenne non juive de 17 ans.

- 73 Emmanuel Berl dans son article intitulé « Mais qui est juste ? » reconnaît que le nazisme a déclenché chez lui « un certain réveil du judaïsme » et écrit à propos du roman d'André Schwarz-Bart :

Si je l'avais lu en 1929, il m'aurait sans doute exaspéré. Je ne parviens pas à regarder comme inévitable et nécessaire le massacre des Juifs. [...] Toutes mes réserves qui subsistent n'empêchent pas qu'il me touche et que quelque chose en moi crie : « Bravo Schwarz-Bart ! ». Mais que m'est-il arrivé ? Hitler, bien sûr. Il faudrait donc que je sois bien menteur pour nier que j'ai beaucoup changé et, même, que j'incline dans le sens où Schwarz-Bart abonde.

- 74 Jean-Bloch Michel qui se dit « assimilé » explique dans un article intitulé « Cette vérité » :

En France, Schwarz-Bart est celui dont la voix est, en ce moment-là plus forte [...] On ne peut pas croire à une statistique et on croit à un roman. [...] l'art est plus vrai que la vérité [...] seul l'art permet de faire croire l'incroyable.

- 75 Léon Poliakov dénonce le thème de la souffrance qu'il trouve trop christique. Dans son article « Le témoin », il analyse :

Ernie témoigne effectivement pour sa génération [...] il exemplifie plutôt un certain juif qui se déjudaïse, qui souffre sans savoir pourquoi, mais qui cherche à nouveau la souffrance. Un juif « aliéné » [...] qui s'abandonne à la fatalité de son destin.

- 76 Émile Touati considère que les premiers chapitres du roman sont « admirables », « sans fausse note », « d'une extraordinaire pureté », « un chef-d'œuvre », mais en même temps s'insurge contre la représentation de la souffrance. Dans son article « La légende », il écrit :

Nous considérons comme insoutenable, grave et dangereux, de n'avoir vu dans l'histoire juive qu'une chronique de malheur et d'avoir en quelque sorte lié la condition juive à la fatalité de la souffrance.

- 77 Renée et André Neher n'ont pas la même perception de la notion de souffrance¹³⁴ :

La juxtaposition [...] de la souffrance juive d'autrefois, et de celle toute récente, dont nous sommes les rescapés, introduit certes entre les différentes époques de la persécution, ce lien de causalité [...] Mais elle indique aussi qu'entre les « époques » de cette souffrance, le peuple juif ne s'est pas contenté de subir : il a déployé le gigantesque effort de l'assumer spirituellement.

- 78 Le diplomate israélien Ephraïm Tari¹³⁵ souligne que ce livre est surtout un livre-témoin du massacre et qu'il ne faut pas oublier la Résistance juive, notamment celle de la Résistance du ghetto de Varsovie. Il considère également que le roman a dépassé de loin le message originel de l'écrivain :

Indépendamment de son créateur [...] le caillou est devenu montagne et témoin [...] (Ernie le héros) est désormais une sorte de Golem qui a échappé à son créateur. Il franchit les casiers, grimpe sur les étagères, s'installe dans les esprits et les cœurs.

- 79 Pour la presse communiste, le roman illustre « les thèses marxistes sur la religion » et André écrit après avoir pris comme références les analyses de Engels et Lénine¹³⁶ :

Quel tableau [...] d'une mentalité religieuse et de sa désadaptation au monde qui ne pardonne pas. [...] Et le cri de Rimbaud vaut bien pour toutes les religions : « Christ ! Christ ! Éternel voleur des énergies ».

« Une souffrance aux traits de ma petite sœur »

- 80 On suit le héros Ernie Levy depuis son enfance, son adolescence et dans sa vie de jeune homme avant la déportation. L'identification avec le héros se construit également dans cette proximité des générations. Ceux qui ont l'âge de l'auteur étaient adolescents durant la guerre. Ceux qui sont nés au lendemain de la guerre ont l'âge du héros en 1960. Jacqueline Mesnil-Amar écrit :

Je songe parfois à tous les enfants juifs que nous avons vus dans l'immédiat après-guerre, jeunes rescapés des camps de Buchenwald et de Dachau, si écorchés que l'on pouvait à peine leur parler, ou encore orphelins échappés des massacres de justesse, ces enfants des « maisons d'enfants » [...] petits être farouches et silencieux, visages butés, tendus, pressés de vivre et d'oublier... Et j'imagine parmi eux le jeune André Schwarz-Bart, il y a quinze ans¹³⁷.

- 81 Ce n'est donc pas non plus anodin que nombre de critiques aient associé Anne Frank au héros du livre. De plus, si elle avait survécu, Anne Frank aurait eu le même âge qu'André Schwarz-Bart. « Par leur fin semblable, Anne Frank et Ernie Levy se tiennent la main désormais dans mon souvenir pour l'éternité¹³⁸. » Ernie est également le frère de tous les enfants blessés, un « David Copperfield juif ou le petit Albert Cohen du *Livre de ma mère*¹³⁹ lorsqu'il est camelot¹⁴⁰ ». D'autres y verront la marque de *La Légende des siècles* de Victor Hugo, ou associeront Ernie au Gavroche des *Misérables*. Dans la revue *Évidence* de décembre, une lycéenne non juive de dix-sept ans écrit :

L'histoire est pleine de massacres et d'horreur, de populations passées au fil de l'épée. Mais les millions avilis et traités comme des ordures ménagères, c'est le temps où j'ai grandi [...] Soudain, tous ces visages d'enfants épuisés [...] se sont tournés vers moi et ont pris les traits de ma petite sœur.

Devant le succès

Une vogue ?

- 82 Au mois de janvier 1960, *Exodus* de Léon Uris, publié en 1958 aux Etats-Unis, est traduit de l'anglais et publié en France en 1959. Il sera adapté à l'écran par Otto Preminger avec Paul Newman. C'est le coup d'envoi pour des livres à succès traitant d'un sujet juif. Dans le sondage que Jean José Marchand publie en mars 1960 dans la revue *Évidence*, sous le titre « Une vogue » il s'interroge :

Plusieurs personnes se sont étonnées de la vogue subite des livres consacrés au problème juif. *Exodus*, comme *Le Dernier des Justes* qui fut un succès de vente avant même qu'on lui décernât le prix Goncourt [...] Je n'ai rencontré personne qui n'ait remarqué le phénomène [...] Je n'ai posé mes questions que dans des couches moyennes de la société ; mais la constatation est intéressante si l'on songe que 80 % des employés et petits bureaucrates ne lisent que des journaux (et 40 % de ceux-ci *France-Soir* ou *Le Parisien libéré* seulement), cela signifie que, sans doute, grâce à la presse, à peu près tout le monde est informé.

- 83 En effet, des articles sur le *Dernier des Justes* ont été publiés dans toutes sortes de supports, dans *Le Journal du coiffeur*, *Le Journal du camionneur*, *L'Automobile*, etc. Le journaliste ne parvient pas à donner véritablement de réponse à cette mode subite « comme le scoubidou ».

Il est certain que la société française « accroche » quelque chose aux Juifs ; il se trouve ici jouer un rôle sociologique et mythique, sans même s'en douter. Il y a sans doute une certaine dose de culpabilité, mais il convient de ne rien exagérer. Ne serait-ce pas plutôt qu'avec les progrès techniques de gouvernement et de coercition, nous nous sentons tous un peu « juifs », un peu perdus dans un monde méfiant et hostile ?

- 84 Déjà durant l'automne nombre de journalistes avaient remarqué l'engouement incroyable. Claude Verdon écrivait dans *Elle* le 20 novembre :

Aujourd'hui, les libraires sont souvent obligés d'exposer dans leurs vitrines la couverture vide du *Dernier des Justes*, leurs stocks s'épuisent trop vite.

- 85 Notons deux projets qui ne se concrétiseront pas. En 1959, Marc Chagall aurait évoqué son intention d'illustrer *Le Dernier des Justes*¹⁴¹. En 1964, Jules Dassin envisage d'en faire un film¹⁴², Paul Flamand racontera¹⁴³ :

Jules Dassin a acheté les droits du *Dernier des Justes*. Il a même rencontré André Schwarz-Bart au cours d'un déjeuner. Puis Jules Dassin est parti avec Mélina Mercouri aux États-Unis. Sur le bateau, ils se sont amusés à écrire le synopsis du film « Jamais le dimanche ».

Jules Dassin a tourné et *Jamais le dimanche*, le projet de film du *Dernier des Justes*, n'a pas eu de suite.

- 86 Au cours de l'automne et de l'année 1960, *Le Dernier des Justes* est traduit dans tous les pays d'Europe, aux États-Unis, en Israël, en URSS, en Pologne et Tchécoslovaquie, où il rencontre également un vif succès.

Un Golem

- 87 Comme l'avait souligné Ephraïm Tari¹⁴⁴, *Le Dernier des Justes* devient une sorte de Golem qui échappe à son auteur, sort de son cadre originel et devient une expression de langage qui s'accroche à une autre figure. Lors de la mort de Pierre Mendès France, *Le*

Nouvel Observateur du 23 octobre 1982 juxtapose la photo de l'homme politique et en grosses lettres jaunes : « Le Dernier des Justes ». Ce sera également le titre de l'éditorial qui rend hommage à la « grande conscience » disparue. Pierre Dumayet¹⁴⁵ dira : « “Le Dernier des Justes” peut exister sans que l'on sache où il est. » Lors d'une autre « affaire Goncourt », celle de *La Vie devant soi* en 1975, la presse rapproche la disparition de Schwarz-Bart en 1959 au mystère qui plane autour de l'identité d'Émile Ajar. À la suite de son passage à l'émission *Apostrophe* du 26 novembre 1982, les difficultés d'élocution et l'intensité silencieuse de Patrick Modiano sont mises en parallèle avec la personnalité d'André Schwarz-Bart. Enfin, Benjamin Murmelestein, dernier président du Conseil juif du ghetto de Terezin, se dénommera lui-même « le dernier des injustes » en référence au livre de Schwarz-Bart dans le long témoignage qu'il donna à Claude Lanzmann à Rome en 1975. Le réalisateur de Shoah reprendra d'ailleurs ce titre pour son documentaire sorti en 2013.

Inquiétudes

- 88 Durant l'automne 1959, André-Schwarz Bart ne semble en aucune manière grisé par la gloire subite qui bouleverse sa vie. Lors de la remise du prix Goncourt, il se contente de dire qu'il a des projets pour dix ans et qu'il compte pour l'heure entamer la rédaction d'un cycle de livre ayant pour thème l'Afrique, les Antilles et l'esclavage. Le 10 décembre 1959, il tient à faire connaître les sentiments qui l'animent dans une lettre publiée dans *L'Express* intitulée « Devant le succès » où il exprime son malaise profond devant le mythe qui s'est créé autour de sa personne :

Reste que je suis inquiet, et si inquiet que j'en oublie un peu d'être content de ce qui m'arrive [...] Il est certain que je ne suis préparé en rien pour affronter cet animal fabuleux qu'on appelle le succès. Quelle forme prendra-t-il pour moi ? Où portera-t-il ses coups ? Pour éviter d'en être dévoré, je compte surtout sur mes amis, sur mon travail et sur les choses que j'aime. [...] Un autre motif d'inquiétude tient à la manière dont certains lecteurs envisagent ce livre. Ici aussi l'habit est trop grand pour moi [...] (Les lecteurs) se font-ils illusion sur moi ? Je ne suis pas un porte-parole ni un interprète du peuple juif. Je n'ai pas qualité pour cela. [...] Sur le plan de la loi (juive), je suis depuis des années dans l'obscurité la plus profonde. [...] Je n'ai pas prétendu écrire le martyrologue du peuple juif ni son épopée, j'ai simplement voulu rendre hommage aux miens.

- 89 Jusqu'en 1972, André Schwarz-Bart prendra publiquement position pour diverses causes. En 1953, il fera partie des signataires d'un communiqué publié dans le journal *Kadimah* contre l'action de représailles de l'armée israélienne contre les Arabes du village de Qybia. Le 6 septembre 1960, il signe la deuxième vague¹⁴⁶ du manifeste dit « des 121 » pour le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie. Le 9 novembre 1961, dans un article publié dans *L'Express* et intitulé : « Comme un brave Allemand », il va jusqu'à dénoncer le phénomène que constitue son propre succès :

Je pensais alors qu'il est bon de plaindre les victimes, mais qu'il serait juste de se compter parmi les bourreaux. [...] Je me souviens d'avoir admiré la soif d'innocence du peuple allemand [...] Point n'est besoin d'être Allemand, car la « bête », la vieille et sanglante bête, se traîne sur la scène française, jour après jour, tandis que je me cramponne comme un brave Allemand à mon fauteuil d'orchestre [...] devenu moi-même une sorte d'Allemand de la plus délicate espèce : celle qui ne rougit point.

- 90 En 1967, il recevra le prix de Jérusalem, *Liberté de l'homme dans la société*, décerné à l'occasion de la Foire internationale du livre, pour *Le Dernier des Justes* et pour le

premier livre du cycle antillais *Un plat de porc aux bananes vertes* qu'il vient de cosigner avec son épouse Simone Schwarz-Bart. Peu à peu, il s'effacera de la scène médiatique. Jusqu'à décider de se retirer définitivement de la lumière des projecteurs.

NOTES

1. Simon Doubnov avait insisté, à la fin du XIX^e siècle en Russie, sur la nécessité de la collecte (*zamling*) de matériaux bruts pour écrire une histoire juive qui ne soit pas religieuse, mais sociale afin de sortir du champ du religieux et s'appuyer sur des sources ethnographiques. Cette conscience historique permettait ainsi d'offrir un rempart culturel aux Juifs laïques qui rejetaient à la fois la religion et l'assimilation. L'émergence d'une pensée historique, qui signe l'avènement d'une culture juive laïque et son entrée dans la modernité, s'intègre dans un courant intellectuel plus large, incarné notamment par le YIVO, fondé en 1925 à Vilnius et rassemblant différentes disciplines des sciences sociales fondées sur un souci commun de l'ethnographie.
2. Juifs soviétiques persécutés depuis la guerre de Six Jours pour avoir voulu quitter le pays.
3. Pierre NORA, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.
4. Interviews : Paul Flamand, directeur des éditions du Seuil 1959, Paul-André Lesort, directeur littéraire d'André Schwarz-Bart, Serge Montigny, attaché de presse, Pierre Dumayet : co-créateur des émissions lectures pour tous, et 5 colonnes à la Une, André Parinaud, directeur de la revue *Arts* qui lança l'affaire du Plagiat, Léon Poliakov, historien qui fut aussi visé comme une des principales victimes du « plagiat », Jacques Madaule, président en 1960 des amitiés judéo-chrétiennes, ainsi que Renée Néher, historienne, et André Neher, philosophe, qui ont pris activement part aux débats ayant suivi la publication du *Dernier des Justes*, ou le rabbin Léon Ashkenazi dit Manitou, qui rencontra André Schwarz-Bart lors de la deuxième version du *Dernier des Justes*, Roger Ascot, étudiant à l'époque de la sortie du *Dernier des Justes*, futur directeur de l'Arche qui était membre de l'UEJF et avait connu dans ce cadre le futur romancier dans les années 1950, Yves Chevalier, lycéen qui deviendra directeur de la revue *Sens* pour l'amitié judéo-chrétienne, le docteur Cohen Sackar, qui fut étudiant à l'université de Strasbourg en 1959.
5. Francine KAUFMANN, *Le Dernier des Justes d'André Schwarz-Bart : genèse, structure, signification*, doctorat de troisième cycle en Littérature française de l'Université de Paris-X-Nanterre, 1976.
6. Actrice durant la Nouvelle Vague, documentariste pour l'émission « Océaniques » de Pierre-André Boutang dans les années 1980.
7. Manès SPERBER, *Et le buisson devint cendre*, Paris, Odile Jacob, 1990 (et 2008), et *Qu'une larme dans l'océan*, Paris, Calmann-Lévy, 1952.
8. David ROUSSET, *Les Jours de notre mort*, Éditions du Pavois, 1947.
9. Élie WIEZEL, *La Nuit*, Paris, Éditions de Minuit, 1958.
10. Léon POLIAKOV, *Bréviaire de la haine*, Paris, Calmann-Lévy, 1951.
11. Interview de Léon Poliakov par Malka Marcovich, 29 janvier 1985.
12. Giovannino Guareschi (1908-1968) a créé le personnage de Don Camillo, un prêtre en conflit avec le Peppone, militant communiste. Le premier recueil de nouvelles paraît en 1948 chez Rizzoli en Italie, il est publié en français au Seuil en 1951 et connaît un succès considérable, surtout après l'adaptation cinématographique dans laquelle Fernandel tient le rôle de Don Camillo.

13. Écrivain d'origine suisse, éditeur, universitaire, résistant, deuxième directeur de la revue *Esprit*.
14. Francine KAUFMANN, *Pour relire Le Dernier des Justes. Réflexions sur la Shoah*. Librairie des Méridiens-Klincksieck, 1986. Voir aussi de la même auteure « La non-vocation d'André Schwarz-Bart », *Continents manuscrits*, n° 10, 2018, en ligne sur openedition.org.
15. Allocution d'André Schwarz-Bart lors de la remise du prix de Jérusalem des droits de l'homme en 1967.
16. Journal des étudiants juifs de France à l'époque.
17. Francine KAUFMANN, *Pour relire Le Dernier des Justes*, op. cit.
18. Interview de Serge Montigny, 13 janvier 1986.
19. Paul-André LESORT, « Terrifiant Schwarz-Bart », *Les Nouvelles littéraires*, 2 février 1967.
20. Jean LACOUTURE, *Paul Flamand éditeur, la grande aventure des éditions du Seuil*, éd. Les Arènes, 2010.
21. Interview Paul-André Lesort, 12 novembre 1985.
22. Interview de Serge Montigny, 13 janvier 1986.
23. Petit-fils naturel d'Alexandre Dumas père, il commence à signer des chroniques sous le pseudonyme de Guermante.
24. « Non la "Hatikva" n'est pas davantage un chant millénaire que la Madelon... "Selihot" est au féminin pluriel et il ne faut pas dire une "Selihot". »
25. Serge Montigny, interview 13 janvier 1986.
26. Paul Flamand, interview 4 décembre 1985. Paul Flamand dira aussi : « Les représentants ne sont jamais que les gens qui essaient de mettre en route une machine. Elle ne se mettra en route réellement que si le public suit [...] Les libraires ont suivi. C'était le miracle. Le miracle qui n'arrive que très peu souvent, la rencontre d'un univers romanesque, d'un auteur, de l'œuvre, du public et des médias. Les médias, les articles, ça ne fera jamais vendre un livre invendable. »
27. 15 novembre 1959.
28. Jules ISAAC, *L'Enseignement du mépris : vérité historique et mythes théologiques*, Paris, Grasset, 1962.
29. André ROUSSEAU, *Le Figaro littéraire*, 26 septembre 1959.
30. Lucien GUISSART, *La Croix*, 28 septembre 1959.
31. Claude MAURIAC, *Le Figaro littéraire*, 30 septembre 1959.
32. *Lumière*, 22 septembre 1959.
33. Jean PRASTEAU, *Le Figaro*, 2 septembre 1959.
34. Interview de Serge Montigny, 13 janvier 1986.
35. Interview Paul Flamand, 4 décembre 1985.
36. Interview Pierre Dumayet, 5 mars 1986.
37. *Idem*.
38. Interview Paul Flamand, 4 décembre 1985.
39. Interview André Parinaud, 12 février 1986.
40. *Arts*, septembre 1959.
41. Interview André Parinaud, 12 février 1986.
42. André PARINAUD, « Schwarz-Bart n'est pas le Premier des Justes », *Arts*, 28 octobre 1959.
43. Léon POLIAKOV, *L'Express*, 29 octobre 1959.
44. Michel BORWICZ, *L'Express*, 29 octobre 1959.
45. Arnold MANDEL, *L'Arche*, novembre 1959.
46. La communauté juive.
47. Interview André Parinaud, 15 février 1986.
48. Interview Serge Montigny, 13 janvier 1986.
49. *France Observateur*, 29 octobre 1959.
50. 30 octobre 1959.

51. Châle dont les juifs se couvrent pour prier.
52. Interview 13 janvier 1986.
53. Interview 12 février 1986.
54. Virgil GEORGHU, *La Vingt-Cinquième Heure*, Paris, Plon, 1949.
55. Interview Serge Montigny, 13 janvier 1986.
56. Roger IKOR, *Les Eaux mêlées*, Albin Michel, 1956.
57. Anna LANGFUS, *Les Bagages de sable*, Paris, Gallimard, 1962.
58. Interview Léon Poliakov, 29 janvier 1985.
59. Interview Serge Montigny, 13 janvier 1986.
60. Antoine BLONDIN, *Un singe en hiver*, Paris, La Table Ronde, 1959.
61. Albert VIDALIE, *La Belle Française*, Paris, Denoël, 1959.
62. Albert PALLE, *L'Expérience*, Paris, Julliard, 1959.
63. Natalie SARRAUTE, *Le Planétarium*, Paris, Gallimard, 1959.
64. Jacques BENS, *La Plume et l'Ange*, Paris, Gallimard, 1959.
65. Claude MAURIAC, *Le Dîner en ville*, Paris, Albin Michel, 1959.
66. Alain ROBBE-GRILLET, *Dans le labyrinthe*, Paris, Éditions de Minuit, 1959.
67. Édouard AXELRAD, *L'Arche ensevelie*, Paris, Julliard, 1959.
68. *Aux écoutes*, 16 octobre 1959.
69. Interview Serge Montigny, 13 janvier 1986.
70. *Aux écoutes*, 20 novembre 1959.
71. *Idem*.
72. *Le Figaro*, 17 novembre.
73. *Le Figaro*, 21 novembre 1959.
74. Bernard Privat, *Au pied du mur*, Paris, Gallimard, 1959.
75. Interview Serge Montigny, 13 janvier 1986.
76. *La Dépêche Liberté Saint-Étienne*, 8 décembre 1959.
77. *Le Monde*, 7 décembre 1959.
78. Interview Serge Montigny, 13 janvier 1986.
79. *L'Aurore*, 17 novembre 1959.
80. *Elle*, 20 novembre 1959.
81. *Le Figaro*, 8 décembre 1959.
82. *L'Aurore*, 8 décembre 1959.
83. Robert MERLE, *Week-end à Zuydcoote*, Paris, Gallimard, 1949.
84. Pierre DAIX, *Lettres Françaises*, 3 août 1959.
85. Pierre de BOISDEFFRE, *Nouvelles littéraires*, 23 octobre 1959.
86. H. PETIT, *Le Parisien libéré*, 17 novembre 1959.
87. André WURMSER, *Lettres Françaises*.
88. René BOURDIER, *Lettres Françaises*.
89. Janine AUSER, 15 novembre 1959.
90. Kleber HAEDENS, *Paris Presse*, 18 novembre 1959.
91. Maurice NADEAU, *France observateur*, 26 novembre 1959.
92. Interview 12 février 1986.
93. *Le Figaro littéraire*, article de Bernard Pivot, 21 novembre.
94. Cette phrase fera le titre de *Paris Normandie* du 8 décembre 1959.
95. Alain GUIHENY, *France soir* 12 décembre 1959.
96. *Le Lorrain*, 17 novembre 1959, article repris dans *la l'Est Républicain* ce même jour.
97. *Le Nouveau Rhin Français*, 17 novembre 1959.
98. *Le Lorrain Magazine*, janvier 1960.
99. *Le Lorrain de Metz*, 4 janvier 1960.

100. 18 novembre 1959.
101. *L'Éclair de l'Ouest*, 17 novembre 1959.
102. *Aux écoutes*, 4 décembre 1959.
103. *Le Progrès du dimanche Lyon*, 6 décembre 1959.
104. *Le Dauphiné libéré*, 18 novembre 1959.
105. *La Montagne*, 11 décembre 1959.
106. « Quand j'étais enfant à Metz, l'école communale était le seul lieu où je parlais français. À la maison nous nous exprimions en yiddish, pas de livres, pas de musique, sauf les chants de la synagogue, mais c'était la religion pour moi, non la musique. Les livres, la musique appartenaient à mes yeux à un univers dont je ne faisais pas partie. » Interview d'Olga Wormser, *Bulletin de l'éducation nationale*, 17 décembre 1959.
107. Accusation de complot sioniste et justice expéditive pour des personnalités du Parti communiste tchèque.
108. « Je voulais d'abord me battre comme juif [...] Aucune des compagnies [de volontaires juifs] ne fut dirigée sur le front. On n'avait pas voulu que les juifs se battent comme tels, c'est pour moi une certitude. » Lettre d'André Schwarz-Bart à Francine Kaufmann, 30 juillet 1975.
109. *Bulletin de l'éducation nationale*, 17 décembre 1959.
110. *L'Express*, 29 octobre septembre 1959.
111. *Vigilat - revue de la Fondation Louis Lépine*, n° 31.
112. Interview André Parinaud, 12 février 1986.
113. Chemin d'Hervilly, *L'École au logis*, octobre 1960.
114. *Notre Républicain*.
115. Claire CHARLES-GÉNIAUX, *Le Patriote de Nice*, 8 octobre 1959.
116. E. PIETRI, *Le Peuple*, 16 janvier 1960.
117. D.H. *Christianisme du XX^e siècle*.
118. *La Dernière Heure d'Alger*, 5 octobre 1959.
119. Pierre MANO, *Écho soir Oran*, 22 novembre 1959.
120. Quelques mois plus tard ce sera à la compagnie Air France de refuser toute coopération avec El Al.
121. Robert MONTAL, *Thyrse*, 1^{er} février 1960.
122. *Cahier Sainte-Jeanne*, mars 1960.
123. Alain PALANTE, *France catholique*, 6 novembre 1959.
124. Robert POULET, *Rivarol*, 26 novembre 1959.
125. Henri A. SABATIER, *Rivarol*, 12 décembre 1959.
126. *Rivarol*, 17 décembre 1959.
127. *Droit et Liberté*, octobre 1960.
128. Jules ISAAC, *Jésus et Israël*, Paris, Albin Michel, 1948.
129. Pierre Blanchar, *Bible et vie chrétienne*, mars/avril 1960.
130. Interviews de Jacques Madaule, Renée et André Neher, 1986.
131. Renée et André NEHER, *Journal des communautés*, 12 février 1960.
132. *Le Zikaron (à la mémoire) 1939-1945, le temps qu'on n'oublie pas*, Fondation Sefer, Paris, 1963.
133. Voir notamment Jacqueline MESNIL-AMAR, *Ceux qui ne dormaient pas. Le Journal des temps tragiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, réédition Stock, 2009.
134. Renée et André NEHER, *Esprit*, décembre 1959.
135. Ephraïm TARI, *Esprit*, février 1960.
136. André STILL, *L'Humanité*, 5 novembre 1959.
137. Jacqueline MESNIL-AMAR, *Évidence*, décembre 1959.
138. *Idem*.
139. Albert COHEN, *Le Livre de ma mère*, Paris, Gallimard, 1954.

140. Jacqueline MESNIL-AMAR, *Évidence*, décembre 1959.
 141. *France-Soir*, 19 décembre 1959.
 142. *Le Monde*, 1^{er} septembre 1964.
 143. Interview du 3 décembre 1985.
 144. Ephraïm TARI, *Évidence*, mars 1960.
 145. Interview du 5 mars 1986.
 146. André Schwarz-Bart ne fait pas partie des 121 premiers signataires, mais d'une deuxième liste de 260 personnalités dressée dans un deuxième temps.
-

RÉSUMÉS

Le 16 novembre 1959, le prix Goncourt est décerné à André Schwarz-Bart, écrivain apparu soudainement sur la scène médiatique depuis début septembre pour son roman *Le Dernier des justes*. Cette épopée que d'aucuns compareront à *La Légende des siècles* de Victor Hugo retrace les errances et persécutions d'une lignée de « Justes » depuis le XII^e siècle jusqu'à 1943 au seuil de la chambre à gaz. Véritable bombe dans le paysage médiatique de l'époque, ce fut aussi un moment de curée inouïe. Cette fulgurance littéraire cristallise un ensemble d'événements dont nous sommes aujourd'hui les héritiers. Dans cette période de bascule des Trente Glorieuses se sont structurées des lignes de force identitaires et idéologiques qui n'ont jamais cessé de faire débat jusqu'à nos jours.

On November 16th 1959, André Schwarz-Bart was awarded with the prestigious Prix Goncourt for his first book, *The Last of the Just*, which had only been published a couple months earlier. The epic novel, compared to Victor Hugo's *The Legend of the Ages*, describes the wandering and the persecutions of successive generations of "Just" from the 12th century's stakes to the 1943's gas chambers. The novel was a bomb on the 1959's media scene, and it led to numerous attacks against its author. Its publication, and the following events, crystallized ideological and identity debates that structured the "Glorious Thirty", and that are still at work today.

INDEX

Mots-clés : Goncourt, Vatican II, antisémitisme, média, Trente Glorieuses

Keywords : Goncourt, Vatican II, anti-semitism, media, Glorious Thirty

AUTEUR

MALKA MARCOVICH

Malka Marcovich est historienne, consultante internationale en droits humains et droits des femmes. En 1986, sa thèse à l'EHESS, sous la direction de Pierre Nora, porte sur les sensibilités collectives des années 59/60 au regard du succès du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart. Après avoir été assistante de production pour l'émission « Océaniques » et pour le Musée de la Diaspora à Tel Aviv, elle a réalisé des courts métrages, et rédigé des synopsis de documentaires et de

fiction. Elle a travaillé aux côtés de Simone et André Schwarz-Bart, pour l'encyclopédie *Hommage à la femme noire* (éditions Consulaires, 1989). Elle a publié *Les Nations DésUnies. Comment l'ONU enterre les droits de l'homme* (Jacob Duvernet, 2008), *Parisiennes, de Marie Stuart à Simone de Beauvoir, ces femmes qui ont inspiré les rues de la capitale* (Balland, 2011), *Les Bus de la honte* (Tallandier, 2016), *L'Autre Héritage de 68. La face cachée de la révolution sexuelle* (Albin Michel, 2018).